



HAL
open science

“ Le ciel est aristocrate ” : les fêtes révolutionnaires françaises vues par la presse britannique

Rémy Duthille

► To cite this version:

Rémy Duthille. “ Le ciel est aristocrate ” : les fêtes révolutionnaires françaises vues par la presse britannique. *La Révolution française - Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 2022, *La Révolution française dans l'historiographie anglaise*, 23, 10.4000/lrf.6723 . hal-03711873

HAL Id: hal-03711873

<https://hal.science/hal-03711873>

Submitted on 1 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le ciel est aristocrate » : les fêtes révolutionnaires françaises vues par la presse britannique

Rémy Duthille

Université Bordeaux-Montaigne

La réception des fêtes révolutionnaires françaises par la presse britannique vient enrichir l'étude des réactions à la Révolution. La réception de la fête de la Fédération est favorable. La presse se passionne pour les moindres détails et des entrepreneurs commercialisent la fête en Angleterre, en particulier au théâtre. Pourtant, des critiques se font jour dès juillet 1790, soit avant la publication des *Réflexions* d'Edmund Burke. Les journaux scrutent bientôt dans les fêtes des indices d'échec du processus révolutionnaire. La panthéonisation de Voltaire permet la diffusion de textes philosophiques des Lumières françaises, mais l'attitude britannique devient de plus en plus hostile. La fête de l'Être suprême en arrive à symboliser la tyrannie de Robespierre et à construire sa légende noire. La presse utilise des stéréotypes francophobes et les réactualise au fil de l'actualité révolutionnaire.

Conservatisme, Fédération, Fêtes révolutionnaires, Grande-Bretagne, Controverse révolutionnaire, Émotions, Opinion publique, Panthéonisation, Presse, Stéréotype

The reception of French revolutionary festivals in the British press enriches the study of reactions to the French Revolution. The British reacted favourably to the Festival of the Federation (14 July 1790). The Press was fascinated by the tiniest details, and entrepreneurs, especially theatre managers, commercialized the festival in Britain. And yet, criticism surfaced as early as July 1790, months before the publication of Burke's *Reflexions*. Papers soon probed festivals for signs of the failure of the revolutionary process. Voltaire's entry into the pantheon provided an opportunity for disseminating philosophical texts of the French Enlightenment, but the overall attitude was increasingly hostile. The Festival of the Supreme Being became the symbol of Robespierre's tyranny and contributed in constructing his *légende noire*. The press made use of Francophobic stereotypes, which it updated as the revolutionary events went by.

Revolutionary festivals, Press, Conservatism, Great Britain, Federation, Revolutionary controversy, Emotions, Public Opinion, Pantheon, Stereotypes

fr

29 juin 2022

Les recherches sur la Grande-Bretagne pendant la décennie révolutionnaire constituent depuis une trentaine d'années un champ très dynamique¹. L'historiographie des réactions britanniques à la Révolution française prend en compte non seulement les spécificités

¹ Pamela CLEMIT (dir.), *The Cambridge Companion to British Literature of the French Revolution in the 1790s*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011.

nationales écossaises et galloises², mais inclut aussi la diversité des médias – de la presse à la caricature graphique et à la littérature – et s'intéresse enfin aux multiples formes d'imprimés de propagande favorables ou hostiles aux valeurs révolutionnaires³. Des études interdisciplinaires, d'inspiration littéraire et sémiologique, ont mis en évidence le caractère partiellement autoréférentiel et intertextuel des controverses britanniques⁴. Le terme de jacobinisme en vient, dans le roman dit « anti-jacobin », à désigner des fléaux sociaux et religieux ou des questions de mœurs, sans grand lien avec la Révolution et encore moins avec le club des Jacobins. Le bouillonnement d'idées provoqué initialement par la Révolution s'inscrit dans un contexte britannique, perdant souvent de vue les événements de France.

Ce caractère britannique des controverses ne doit cependant pas faire oublier la perception des réalités françaises. La presse britannique, en particulier celle de Londres généralement copiée par les journaux du reste du royaume, réagit ainsi aux événements au jour le jour qui se déroulent en France en mettant volontiers l'accent sur la violence révolutionnaire. La presse est attentive au retournement de l'opinion britannique lié à l'entrée en guerre en février 1793, aux massacres de Septembre et à la prédominance de la guillotine dans l'imaginaire⁵. Au rebours de thèses influentes, telle celle de Linda Colley, affirmant la prédominance du loyalisme contre-révolutionnaire, l'ouvrage récent de Pascal Dupuy et de Harry Dickinson, une collaboration franco-britannique à saluer, vient rappeler la diversité des points de vue et l'âpreté des affrontements idéologiques⁶.

Analyser la perception des fêtes révolutionnaires françaises ambitionne de renouveler l'étude des réactions britanniques à la Révolution française, en particulier en mettant en évidence certains sentiments, comme l'ennui ou l'amusement, et en soulignant les réactions au caractère festif de la Révolution. Les réjouissances publiques étayaient la monarchie d'Ancien Régime, mais elles ne s'adressaient pas à des foules passives et crédules ; dans les deux décennies précédant la Révolution française, les Parisiens s'étaient déjà emparés de ces occasions où le pouvoir déployait ses fastes pour le critiquer et en subvertir les codes⁷. Conscients que les cérémonies offraient l'occasion de soutenir, mais aussi de contester le pouvoir en place, les journalistes anglais scrutaient les réactions du public parisien aux fêtes

2 Bob HARRIS, *The Scottish People and the French Revolution*, Londres, Pickering & Chatto, 2008 ; Mary-Ann CONSTANTINE & Dafydd JOHNSTON (dir.), *'Footsteps of Liberty and Revolt': Essays on Wales and the French Revolution*, Cardiff, University of Wales Press, 2013. Voir aussi, sur le Pays de Galles, les ouvrages issus du programme de l'Arts and Humanities Research Council « Wales and the French Revolution » (2009-2012).

3 Parmi une historiographie abondante : Harry Thomas DICKINSON, *Caricatures and the Constitution : 1760-1832*, Cambridge, Chadwick-Healey, 1986 ; Pascal DUPUY, *Caricatures anglaises, 1789-1815 : face à la Révolution et l'Empire*, Paris, Paris-Musées, 2008 ; Matthew O. GRENBY, « Révolution française et littérature anglaise », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 342, 4-2005, p. 101-144 ; Kevin GILMARTIN, *Writing against Revolution : Literary Conservatism in Britain, 1790-1832*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2007 ; David WORRALL, *Radical Culture : Discourse, Resistance and Surveillance, 1789-1820*, New York ; Londres, Harvester Wheatsheaf, 1992.

4 John BARRELL, *Imagining the King's Death : Figurative Treason, Fantasies of Regicide, 1793-1796*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2000 ; ID., « 'An Entire Change of Performances ?' The Politicisation of Theatre and the Theatricalisation of Politics in the mid-1790s », *Lumen : Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies*, 17, 1998, p. 11- 50 ; Jon MEE, *Romanticism, Enthusiasm, and Regulation : Poetics and the Policing of Culture in the Romantic Period*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2003 ; ID., *Print, Publicity, and Popular Radicalism in the 1790s : the Laurel of Liberty*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2016.

5 David BINDMAN, *The Shadow of the Guillotine : Britain and the French Revolution*, Londres, British Museum Publications, 1989.

6 Linda COLLEY, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven, CT, Yale University Press, 1992 ; Harry T. DICKINSON & Pascal DUPUY, *Le temps des cannibales. La Révolution française vue des îles britanniques*, Paris, Vendémiaire, 2019.

7 Pauline VALADE, *Le goût de la joie : réjouissances monarchiques et joie publique à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2021.

révolutionnaires et en faisaient des métaphores de l'approbation ou de la contestation du processus révolutionnaire.

À vrai dire, les fêtes révolutionnaires n'ont pas laissé dans la mémoire britannique un souvenir comparable à celui de la guillotine. L'historiographie britannique s'est peu ou pas intéressée aux fêtes révolutionnaires ou à leur réception outre-manche, alors qu'en France, l'intérêt pour les fêtes révolutionnaires ne se dément pas. Tous les historiens français du dix-neuvième siècle, comme le note Pascal Dupuy, se sont exprimés sur ces épisodes ; Michelet, suivi de Blanc et de Buchez, louait l'enthousiasme et l'esprit fraternel du peuple, là où Jaurès voyait une fête bourgeoise, parade de citoyens actifs. Thiers, lui, voyait transparaître des calculs sous l'unanimité de façade, inaugurant une interprétation désenchantée de la fête reprise par les historiens du vingtième siècle.

À partir des années 1970, les historiens ont été sensibles au caractère carnavalesque de la fête, de ce moment où les festivités pouvaient devenir vecteur de contestation. La fête révolutionnaire est apparue comme un terrain d'enquête fertile ; l'hypothèse des Lumières répressives (Michel Foucault), le paradigme de la société du spectacle (Guy Debord) ou le carnavalesque associant révolte sociale et fête (Mikhaïl Bakhtine, Yves-Marie Bercé), ont renouvelé les démarches critiques en histoire sociale de la fête⁸.

Mona Ozouf a cherché à définir « la fête révolutionnaire » par ses traits structurels et symboliques : transcendant la diversité des fêtes concrètes, la fête, dans sa visée à la fois utopique et pédagogique, opère un transfert de sacralité de la monarchie de droit divin vers la raison⁹. Ce rejet de la lecture politique et partisane des fêtes héritée de la fin du dix-neuvième siècle se retrouve chez Sophie Wahnich, qui envisage la fonction « thermostatique » du rituel festif, qui attise ou calme les passions politiques des masses et rend possible l'agir et l'espoir révolutionnaires¹⁰. Les recherches les plus récentes envisagent la fête au prisme des différents médias. Guillaume Mazeau a étudié la riche iconographie des fêtes considérées comme « des événements indissociablement esthétiques et politiques »¹¹. Se faisant, il laisse en suspens la question de la réception et donc de l'efficacité politique et pédagogique des fêtes, une inconnue centrale étant de savoir si la duplication des fêtes et des images multiplie leur aura, ou bien les banalise. Un ouvrage dirigé par Pascal Dupuy montre la diversité des représentations journalistiques, pamphlétaires, théâtrales et picturales de la Fête de la Fédération¹². Utilisant la presse, en particulier *Les Révolutions de Paris*, pour rendre compte des dissensions partisans déjà à l'œuvre à l'heure de la réconciliation nationale proclamée¹³, Éric Wauters évoque un « kaléidoscope » de réactions. Marat et, à l'opposé de l'échiquier politique, la presse contre-révolutionnaire, dénoncent dans la Fédération une supercherie mise en scène pour abuser le peuple. Entre ces deux extrêmes, nombre d'observateurs craignent la menace confuse de conjurations royalistes, qui pourraient gâcher la fête ou l'exploiter à des fins contre-révolutionnaires¹⁴.

8 La diversité de démarches critiques se reflète dans Jean EHRARD & Paul VIALLANEIX (dir.), *Les fêtes de la Révolution*, actes du colloque de Clermont-Ferrand (juin 1974), Paris, Société des études robespierristes, 1977. Voir aussi Guillaume MAZEAU, « La Révolution, les fêtes et leurs images. Spectacles publics et représentation politique (Paris, 1789-1799) », *Images Re-vues. Histoire, anthropologie et théorie de l'art*, Hors-série 6, 2018.

9 Mona OZOUF, *La fête révolutionnaire : 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

10 Sophie WAHNICH, « Réfléchir les rituels pendant la Révolution française », *ethnographiques.org*, 33, 2016.

11 Guillaume MAZEAU, « La Révolution, les fêtes et leurs images. Spectacles publics et représentation politique (Paris, 1789-1799) », *Images Re-vues. Histoire, anthropologie et théorie de l'art*, Hors-série 6, 2018.

12 Pascal DUPUY (dir.), *La fête de la Fédération*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2012.

13 Pascal DUPUY, « Avant-propos », dans Pascal Dupuy (dir.), *La fête de la Fédération*, op. cit., p. 7- 9.

14 Éric WAUTERS, « La Fête de la Fédération dans la presse : réconciliation nationale ou ligne de fracture ? », dans Pascal Dupuy (dir.), *La fête de la Fédération*, op. cit., p. 61. Sur la presse révolutionnaire : Jeremy D. POPKIN, *Revolutionary News : The Press in France, 1789-1799*, Durham, NC ; Londres, Duke University Press,

L'historiographie de la fête révolutionnaire s'est toutefois peu intéressée aux sources britanniques qui sont la matière première de cet article. On mentionnera deux évocations influentes de la fête de la Fédération, par des témoins anglais qui s'abandonnent à l'exaltation unanimiste du moment, ou du moins ont envie d'y croire, mais laissent déjà transparaître leurs doutes. Le témoignage littéraire le plus connu, cité par Mona Ozouf, est celui du poète Wordsworth, qui, dans son poème autobiographique *Le Prélude* (1805), ne décrit pas la Fédération de Calais, mais les suites de la fête, les oripeaux restés dans les villes qu'il traverse et la joie fraternelle des fédérés qui descendent la Saône avec lui sur le chemin du retour¹⁵. Si l'émerveillement de Wordsworth signale une position politique très libérale et atypique parmi les Anglais de l'époque, son indifférence pour le spectacle patriotique et son intérêt pour la psychologie des spectateurs sont typiques de la réception britannique. Un autre témoignage, moins connu, mais classique chez les spécialistes britanniques, est celui de la poétesse Helen Maria Williams, un récit émerveillé du 14-Juillet qui mêle des précisions documentaires, sans doute tirées de la presse française et anglaise, et un enthousiasme fervent pour la Fédération, vécue comme l'avènement d'une bienveillance universelle appelée à faire tomber les barrières nationales et à réconcilier les peuples libérés. La Fédération, c'est la fête de la nation. « C'étaient eux [les spectateurs], c'était la nation qui formait le spectacle ». La cérémonie « parlait à l'imagination, au cœur et à la raison¹⁶. » Williams raconte comment la fraternité unit le cœur et l'âme des centaines de milliers de spectateurs, à tel point que les distinctions de nation et de fortune s'effacent. Cette évocation passionnée d'une révolution stabilisée en juillet 1790, grosse de promesses de paix, est le passage le plus connu, mais il est loin d'épuiser l'intérêt des huit volumes de lettres de Williams, qui retracent d'autres manifestations patriotiques, dont la fête de l'Être suprême. Seule, parmi les témoins britanniques de l'époque, Helen Maria Williams a l'intuition de l'unicité de la fête ; elle ne développe guère ses idées, mais envisage la fête comme rituel¹⁷, ce qui la rapproche des thèses de Mona Ozouf sur l'unité rituelle structurale de la fête.

Malgré le succès commercial et critique des lettres de Williams, c'est avant tout la presse qui tint le public britannique informé. Dans l'impossibilité d'évoquer toutes les sources écrites et iconographiques¹⁸, on privilégie donc ici la presse dont les réactions, jamais encore étudiées, sont variées et révélatrices, depuis la fête de la Fédération en 1790, événement très médiatisé et couvert de façon souvent favorable, à la fête de l'Être suprême en 1794, peu commentée par les journaux et unanimement vilipendée. Ces deux fêtes forment comme un zénith et un nadir dans la presse, définissant une période cohérente où l'intérêt de la presse va

1990 ; Harvey CHISICK, Ilana Y. ZINGUER & Ouzi ELYADA (dir.), *The Press in the French Revolution : Papers Prepared for the Conference* « Presse d'élite, presse populaire et propagande pendant la Révolution française », held at the University of Haifa, 16-18 May 1988, Oxford, Voltaire Foundation, 1991 ; *Dictionnaire de la presse française pendant la Révolution, 1789-1799*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2005.

15 Mona OZOUF, *La fête révolutionnaire*, op. cit., p. 70- 71.

16 Helen Maria WILLIAMS, *Lettres écrites de France, à une amie en Angleterre pendant l'année 1790. Contenant l'histoire des malheurs de M. du F***. Par Miss Williams*, traduit de l'anglais par M..., Paris, Imprimerie de Garnéry, 1791, p. 10. Voir l'édition critique en anglais : *Helen Maria WILLIAMS, Letters Written in France : in the Summer 1790, to a Friend in England, Containing Various Anecdotes Relative to the French Revolution*, Neil Fraistat & Susan S. Lanser (dir.), Peterborough, Canada, Broadview, 2001.

17 Sur Williams et les fêtes, voir : Kimberley PAGE-JONES & Véronique LÉONARD-ROQUES, « Festive Spaces and Patriotic Sociabilities in the Letters of Rachel Charlotte Biggs and Helen Maria Williams », *Études anglaises*, 74, 3-2021, p. 353- 372.

18 J'ai travaillé à partir de journaux conservés à la Bibliothèque nationale d'Écosse à Édimbourg. Le contexte sanitaire m'ayant empêché de voyager en Angleterre pour compléter ma documentation, je n'ai pas consulté les fonds de la British Library et j'ai donc surtout exploité des bases de données électroniques, en particulier *Burney Collections Online*, en procédant à une recherche par mots-clés et à des carottages aux dates des fêtes importantes. Même si la base de données n'est pas exhaustive et que le moteur de recherche ne relève probablement pas tous les articles, les résultats sont cohérents.

déclinant et où le loyalisme contre-révolutionnaire étouffe peu à peu toute opinion un tant soit peu favorable à la France révolutionnaire.

La fête est définie comme les événements que la presse britannique qualifie de *festival*, en ne retenant du mot que sa dimension festive. On écarte ainsi, par exemple, l'exécution de Louis XVI, présentée comme *festival* de façon grinçante et ironique par la presse anglaise contre-révolutionnaire. Une étude du syntagme *festival* en anglais pendant la période révolutionnaire, dans la presse, chez les poètes romantiques et ailleurs, serait instructive, mais dépasserait de beaucoup le cadre de cet article qui se concentre sur les fêtes principales, dont le caractère festif ne fait guère de doute, telles la Fédération, les panthéonisations ou la fête de l'Être suprême. Il s'agit des fêtes mentionnées dans la presse anglaise, qui, pour autant que j'aie pu m'en assurer, n'évoque pas de fêtes contre-révolutionnaires ni de fêtes ayant eu lieu en province.

Sans viser l'exhaustivité et répertorier toutes les fêtes qui ont fait l'objet d'un entrefilet dans la presse londonienne, les analyses qui suivent portent sur la Fédération, point initial et culminant des fêtes et de leur réception outre-Manche, en second lieu sur les panthéonisations, en particulier celle de Voltaire, occasion pour les Anglais de juger l'héritage des Lumières françaises en contexte de révolution, et enfin sur la fête de l'Être suprême, vue au prisme du pouvoir de Robespierre perçu comme cherchant à instaurer la dictature d'un seul. Avant d'aborder la Fédération, cependant, une section expose les caractéristiques principales de la couverture médiatique britannique, qui porte sur des fêtes célébrées en France, mais aussi en Italie et aux Pays-Bas, au fur et à mesure de l'expansion des armées révolutionnaires françaises.

La couverture médiatique des fêtes révolutionnaires en Angleterre

Deux cérémonies provoquent un emballement médiatique en Grande-Bretagne : la fête de la Fédération et le sacre de Napoléon le 2 décembre 1804. Entre ces deux dates, la presse couvre de très nombreuses fêtes, de manière inégale et parfois anecdotique. Outre la fête du 14-Juillet, régulièrement suivie, quoique souvent mentionnée d'une seule phrase à partir du milieu de la décennie, la presse a couvert la fête aux Suisses de Châteaueux, celle de Simonneau, celle du 10 août 1793, les panthéonisations et la Fête de l'Être suprême.

La presse britannique ne disposait pas d'envoyés spéciaux à Paris ni ailleurs en France¹⁹. Si le *Times* avait des correspondants à Paris, les autres journaux, surtout dans les provinces anglaises et en Écosse, avaient tendance à reproduire la presse londonienne ou, à l'occasion, parisienne. À partir de l'entrée en guerre (1^{er} février 1793), sous le Directoire et pendant la période napoléonienne, la presse copie surtout le *Moniteur universel* sans souvent apporter beaucoup de commentaires, soit que le public s'intéresse peu aux fêtes, soit que les éditeurs jugent que les fêtes se passent de commentaire pour un lectorat patriotique et anti-français.

¹⁹ L'expérience de James Perry, envoyé par le *Morning Chronicle*, resta sans suite : Johanne KRISTIANSEN, « Foreign News Reporting in Transition: James Perry and the French Constitution Ceremony », dans Siv Gøril Brandtzæg, Paul Goring & Christine Watson (dir.), *Travelling Chronicles: News and Newspapers from the Early Modern Period to the Eighteenth Century*, Leiden, Brill, vol. 66, 2018, p. 181- 202. Sur la presse britannique, voir : Karl W. SCHWEIZER & Rebecca KLEIN, « The French Revolution and developments in the London daily press to 1793 », dans Jeremy Black & Karl W. Schweizer (dir.), *Politics and the Press in Hanoverian Britain*, Lewiston (NY), E. Mellen Press, 1989, p. 171- 186 ; Pascal DUPUY, « Le 18 brumaire en Grande-Bretagne : le témoignage de la presse et des caricatures », *Annales historiques de la Révolution française*, 4, 1999, p. 773- 787 ; Jeremy BLACK, *The English Press in the Eighteenth Century*, Abingdon ; New York, Routledge, 2010 ; Eckhart HELLMUTH, « After Fox's Libel Act : Or, How to Talk about the Liberty of the Press in the 1790s », dans Eckhart Hellmuth, H. T. Dickinson & Martin Schmidt (dir.), *Reactions to Revolutions : The 1790s and Their Aftermath*, Münster, Lit Verlag, 2007, p. 137- 176.

L'immense majorité des fêtes relatées ou évoquées dans la presse britannique a lieu à Paris. La presse mentionne aussi quelques fêtes en province, mais, semble-t-il, uniquement lorsqu'elles sont citées dans des discours ou dans des lettres lues à la Convention. Le 17 août 1793, le *Sun* mentionne ainsi qu'on a fêté le 14-Juillet à Valenciennes, sous le bombardement ennemi. Le 5 novembre 1793, le même journal mentionne la campagne de déchristianisation à Rochefort.

Certains journaux évoquent les fêtes données par l'ambassadeur Genêt à Washington²⁰ ou bien des célébrations du 14 juillet par des « jacobins » hors de France, en particulier par les armées françaises à mesure qu'elles avancent en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie. À partir de l'entrée en guerre, ces récits arrivent avec des délais de plus en plus longs, par Amsterdam, puis par Hambourg, car la route directe depuis Paris et Calais est coupée. Ces récits de fédérations ou de 14-Juillet hors de France sont significatifs pour les Britanniques, car ils révèlent l'expansion française et la coopération des élites locales, ou au contraire les réactions contre-révolutionnaires. Ainsi, on signale la célébration du 14-Juillet 1795 à Metz et à Coblenze, ou, encore le 9 juillet 1797²¹, la Fête de la fédération de la République cisalpine célébrée dans la plus grande magnificence à Milan, investie par six mille soldats français²².

La presse s'intéresse ainsi à la possibilité même de fêter la Révolution, signal politique et diplomatique important par temps de guerre : en 1793, l'*Evening Mail* rapporte une tentative de la part de « républicains français » de fêter la Révolution à Constantinople. La Sublime Porte interdit toute célébration publique suite à des plaintes de la part d'ambassadeurs²³. Le 4 septembre 1794, le journal conservateur *Oracle and Public Advertiser* s'indigne des « rites bacchanaliens » célébrés le 14 juillet 1794 dans les jardins de l'hôtel de France à Bruxelles, notant que les « Jacobins », armés de dagues et de pistolets, s'apprêtaient à perpétrer un massacre. Les recherches sur les bases de données suggèrent une attention portée aux pays occupés par la France, mais la dimension coloniale existe, comme en témoigne un entrefilet sur les mesures prises par le gouverneur de Cuba contre des menées qualifiées de « jacobines » par le journal anglais, dont des tentatives de célébrations du 14-Juillet²⁴. Pourtant, si la presse britannique reflète la dimension mondiale des fêtes et du phénomène révolutionnaire, elle a tendance à traiter chaque événement comme un isolat, sans présenter de vision d'ensemble. Il n'y a pas de réflexion globale sur « la fête », mais des dénonciations de chaque fête. Il revient aux parlementaires et aux polémistes comme Edmund Burke de dénoncer la portée mondiale de la Révolution.

Les réactions à quelques fêtes montrent la diversité des opinions publiques et la rivalité entre journaux, mais aussi la montée du loyalisme, qui impose à partir de 1792 des représentations stéréotypées et idéologiques des fêtes.

La fête de la Fédération : un engouement presque unanime

La fête de la Fédération est exceptionnelle par l'ampleur de sa couverture médiatique et par ses conséquences dans le champ culturel londonien. Elle est également paradigmatique en ce qu'elle pose des jalons, des thèmes repris ensuite dans le traitement de célébrations plus modestes. Un dépouillement systématique des réactions de la presse à la fête de la Fédération offre une vision des différences idéologiques déjà perceptibles au sujet de la Révolution française : si l'accueil est généralement positif, voire enthousiaste, la Fédération permet

20 *Diary or Woodfall's Register*, 15 août 1793.

21 *Oracle and Public Advertiser*, 31 juillet 1795.

22 *Reading Mercury and Oxford Gazette*, 7 août 1797.

23 *Evening Mail*, 19-21 août 1793.

24 *St. James's Chronicle or the British Evening Post*, 11 août 1792.

d'exprimer craintes et critiques dès 1790, année souvent qualifiée d'« heureuse », mais déjà marquée par la montée des périls, comme l'a souligné Annie Jourdan²⁵.

Aucune autre fête ne suscite autant de discussions, une telle commercialisation et un tel enthousiasme. Pour satisfaire l'avidité curieuse du public et pallier la lenteur des communications, la presse britannique publie des comptes rendus du projet, puis de la fête elle-même. Ce n'est que le 16 juillet que le *Chester Chronicle*²⁶ publie une « brève description du grand anniversaire révolutionnaire projeté ». À bride abattue, un courrier apporte le récit de la fête à Londres, où il arrive le 18 juillet. Les journaux se disputent la primeur de l'information. Certains consacrent jusqu'à une pleine page à l'événement et publient, les jours suivants, des précisions et correctifs. L'édition du 20 juillet du *Whitehall Evening Post* met en scène cette frénésie, le correspondant soulignant l'authenticité de son récit, critiquant des journaux rivaux moins scrupuleux et promettant un compte rendu plus étoffé que celui qu'il vient d'envoyer par la poste le soir même du 14.

La réception de la Fédération fut en général enthousiaste dans la presse anglaise. La fête donna lieu à des « débordements d'amour »²⁷, à des épanchements de sensibilité ; des commentateurs utilisèrent la métaphore de l'électricité pour désigner le mouvement intrépide d'une joie communicative. Paradoxalement, alors que nombre de récits faisaient part de transports étourdissants, le cadre de la fête, lourd et statique, appelait à la stase, à la stabilisation du régime et au refroidissement de l'énergie révolutionnaire. Nombre de journaux multiplièrent les superlatifs ; pour certains, il s'agissait du « plus grand spectacle qu'aucune nation ou peuple n'a jamais montré au monde et qui n'a aucun parallèle dans l'histoire »²⁸. On s'intéressa beaucoup à La Fayette et surtout à Louis XVI, plusieurs journaux insistant sur l'harmonie régnant entre le roi et la représentation nationale, signe de stabilisation politique. La curiosité du public londonien fut telle que plusieurs entrepreneurs et directeurs de théâtre exploitèrent la fête à des fins commerciales, au *Royal Grove*, au *Royal Circus* et à *Sadler's Wells*²⁹. Six jours après la fête parisienne, Philip Astley monta ainsi dans son cirque un spectacle équestre représentant la prise de la Bastille. Astley s'était rendu à Paris pour assister à la fête et il fit parvenir d'urgence à Londres des documents pour que son spectacle fût le plus fidèle possible. Sa pièce, *The Paris Confederation*, représentait la topographie et la place précise des différents groupes. Autre exemple majeur de commercialisation de la fête de la Fédération, des industriels des Midlands fabriquèrent des objets commémoratifs pour le marché français, dont des médailles représentant le pacte fédératif³⁰. Le potier Josiah Wedgwood était mû à la fois par des raisons commerciales et par conviction idéologique personnelle. Ce propriétaire d'une grande manufacture dans le centre de l'Angleterre avait soutenu la cause américaine en 1776 et fut surtout un fervent défenseur de l'abolition de la traite négrière. Son médaillon représentant un esclave noir implorant,

25 Annie JOURDAN, *Nouvelle Histoire de la Révolution*, Paris, Flammarion, 2018, p. 65 & 74.

26 Le *Chester Chronicle* est un journal radical publié tout au long des années 1790 ; imprimé à 1 700 exemplaires, il est diffusé dans la région de Liverpool, au Pays de Galles et peut-être en Écosse. Il publie de nombreux articles sur la France révolutionnaire, ce qui le distingue d'autres publications : Marion LÖFFLER, « Introduction », dans *Welsh Responses to the French Revolution : Press and Public Discourse, 1789-1802*, Cardiff, University Of Wales Press, 2012, p. 1- 71, ici p. 12.

27 Guillaume MAZEAU, « Émotions politiques : la Révolution française », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2016, p. 98- 142, ici p. 115.

28 *Gazetteer and New Daily Advertiser*, 29 juillet 1790.

29 Linda Veronika TROOST, « An Entirely New and Splendid Spectacle, Founded on the Subject of the French Revolution: The Fall of the Bastille on the London Stage », dans Kevin Cope & Robert C. Leitz (dir.), *The Sensational Centuries : Essays on the Enhancement of Sense Experience in the Seventeenth, Eighteenth, and Nineteenth Centuries*, New York, AMS Press, 2013, p. 175- 194.

30 David BINDMAN, *The Shadow of the Guillotine*, op. cit., p. 95.

accompagné de l'imploration « Ne suis-je pas un homme et un frère ? » est resté célèbre³¹. En 1789 ou 1790, il produisit deux médaillons de jaspe représentant deux vues de la Bastille, portant les mots « le triomphe de la liberté française » et « le despotisme abattu ». Jusqu'en 1792, lui et d'autres manufacturiers des Midlands exportèrent en France divers objets du quotidien – boutons, médailles célébrant le pacte fédératif – ainsi que ce qu'on appela les « camées français » : des médaillons représentant la chute de la Bastille et les chefs de file révolutionnaires³². Cependant, sentant le vent tourner, ces producteurs se mirent à fabriquer des objets à motifs contre-révolutionnaires³³.

On voit, dès la Fédération, se mettre en place des éléments récurrents dans la perception des autres fêtes. D'abord, la crainte de la violence, que l'on retrouve aussi en France, où les autorités ont toujours pris des mesures de sécurité pour contenir les foules et prévenir les émeutes. Les journaux se dirent soulagés que les rumeurs d'émeutes fussent infondées et que les précautions prises pour empêcher la violence, comme l'interdiction des carrosses, eussent été efficaces³⁴. « Le seul massacre de ce jour, si redouté par anticipation, fut le massacre de quelques milliers de vitres de verre », à savoir les vitres des aristocrates qui refusèrent d'illuminer leurs fenêtres une fois la nuit tombée³⁵. Ce bris de vitre, rituel d'ailleurs fréquent en Angleterre pendant les émeutes et les élections, était somme toute rassurant. En second lieu, la presse prêtait attention au public français, aux spectateurs plus qu'au spectacle lui-même. La presse notait l'enthousiasme, la curiosité et le calme de la foule lors de la Fédération. Cette focalisation sur les spectateurs tient à un intérêt plus large pour le caractère national, une catégorie d'analyse importante dans l'Angleterre du dix-huitième siècle³⁶. L'enjeu essentiel est alors de déceler si la Révolution a bouleversé le caractère national français ou si celui-ci reste éternel et immuable. L'interrogation recouvre un enjeu philosophique central : la Révolution peut-elle changer la nature humaine, quelle est la part des institutions politiques, du climat ou d'autres facteurs dans la formation du caractère des nations ? La question est soulevée par l'enthousiasme des Français, qui n'est pas entamé par la pluie qui tombe à verse pendant la cérémonie. La pluie, comme l'a montré Olivier Ritz, prend alors une valeur idéologique, tant chez les révolutionnaires que chez leurs adversaires³⁷. Pour ces derniers, le mauvais temps ridiculise les prétentions des révolutionnaires qui prennent le ciel à témoin. Les révolutionnaires doivent « faire des intempéries un signe qui confirme et sanctionne la fête » : le tonnerre apporte la caution divine à la fête.³⁸ Outre-Manche aussi, la presse politise la pluie : l'*Edinburgh Evening Courant* se demande si la liesse des Français trempés par la pluie tient à « l'ardeur de leurs sentiments présents ou à la légèreté de leur ancien caractère »³⁹ ? Pour ce journal conservateur et stipendié par Henry

31 Voir le médaillon sur le site de la Réunion des Musées nationaux : <https://art.rmngp.fr/fr/library/artworks/medaillon-ne-suis-je-pas-un-homme-un-frere>. Wedgwood était lié avec des dissidents anglais qui applaudirent à la Révolution française, tel Joseph Priestley. Voir : Jenny UGLOW, *The Lunar Men : The Inventors of the Modern World, 1730-1810*, Londres, Faber & Faber, 2011.

32 David BINDMAN, *The Shadow of the Guillotine...*, *op. cit.*, p. 88 & 94-101. Ce catalogue d'exposition reproduit de nombreuses pièces.

33 C'est très clair à partir de 1792, mais dès fin 1791, on trouve une médaille figurant Joseph Priestley en harpie révolutionnaire, source de « faction » et de « sédition » : David BINDMAN, *The Shadow of the Guillotine...*, *op. cit.*, p. 116.

34 *Edinburgh Herald*, 23 juillet 1790.

35 « All the massacre of this day, so much dreaded in anticipation, was the massacre of some thousand panells of glass », *Universal Magazine of Knowledge and Pleasure*, 87, juillet 1790, p. 50.

36 Roberto ROMANI, *National Character and Public Spirit in Britain and France, 1750-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

37 Olivier RITZ, *Les métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

38 *Ibid.*, p. 30.

39 *Lincoln, Rutland and Stamford Mercury*, 23 juillet 1790.

Dundas, qui gouvernait l'Écosse pour le compte de Pitt⁴⁰, la transmutation rousseauiste et républicaine du caractère français n'a pas eu lieu : elle est même impossible. La Fédération est l'occasion de rapporter des rumeurs, des bruits et des plaisanteries qui circulent et qui donnent une idée de l'ambiance politique en France. « Le même genre de fédération, lit-on dans l'*English Chronicle*, a eu lieu dans tous les départements du royaume, et on a remarqué que dans presque tous, ils ont eu du très mauvais temps, ce qui a donné l'occasion aux patriotes d'accuser le ciel d'être aristocrate⁴¹. » Le 20 juillet 1790, le *World* note aussi ce mot, qu'il attribue à Mirabeau.

Si la presse est en général favorable à la Fédération, dissensions et critiques se font déjà entendre, des deux côtés de la Manche, ce qui permet de nuancer l'idée selon laquelle la Grande-Bretagne serait *grosso modo* favorable à la Révolution en 1790. On peut noter des parallèles entre le traitement médiatique en Angleterre et en France. En France aussi, les journaux contre-révolutionnaires dénigraient déjà la Fédération. Comme la presse des provinces françaises, celle de Londres, suivie par le reste du royaume, s'intéresse aux préparatifs plus encore qu'à la cérémonie⁴². Pour l'*Edinburgh Evening Courant*, la Fédération est surtout remarquable par les désordres qu'elle est susceptible d'entraîner. La Fédération ne peut qu'être l'occasion de la subversion politique, sociale et sexuelle, comme l'annonçait le journal le 15 juillet, avant que les nouvelles de Paris n'arrivent : « Un grand nombre de belles femmes, habillées en amazones, dirigées par une madame Charton, vont participer à la fête à Paris le 14. On dit qu'il y aura parmi elles 200 Françaises, qui vont se constituer en un corps régulier, habillé en amazones. Seul le temps peut déterminer ce que ce grand jour peut produire, et s'il sera jour de joie ou de chagrin ; mais les gens prudents quittent tous Paris de peur de quelques dommages à attendre ce jour-là⁴³. » Les préparatifs n'avancent guère à cause de la paresse des ouvriers. Bref, rien ne va⁴⁴.

Sans surprise, le même journal est l'un des rares à publier (le 6 novembre 1790) une recension enthousiaste des *Réflexions sur la Révolution française* de Burke, ouvrage accueilli à sa sortie avec réserve, voire avec dérision, avant de passer pour prophétique quelques années plus tard. Dans ses *Réflexions*, Burke traite les fêtes par le mépris. « Je ne tiens aucun compte de leurs fêtes de la Fédération, de leurs spectacles, de leurs banquets civiques – ni des appels à l'enthousiasme patriotique : ce sont là de simples recettes, les tours du métier⁴⁵. » Pourtant, il s'inquiète de la fête franco-anglaise donnée à Nantes en août 1790, exemple de fraternisation qui ne peut qu'entraîner une contagion révolutionnaire en Angleterre : les Jacobins de Nantes avaient invité les Britanniques présents dans le port et le compte rendu montrait la nature révolutionnaire des discours et des toasts portés ce jour-là⁴⁶. Ce mépris, mêlé de crainte, se généralise peu à peu entre 1791 et début 1792. Les journaux conservateurs, comme le *Times* ou l'*Oracle* (qui est financé par le Trésor), s'inquiètent davantage des célébrations du 14 juillet à Londres, symptômes de contagion possible, que des fêtes françaises, au fond naturelles dans un pays en proie à l'anarchie révolutionnaire. En fait,

40 David J. BROWN, « The Government Response to Scottish Radicalism, 1792-1802 », dans Bob Harris (ed.), *Scotland in the Age of the French Revolution*, Edinburgh, John Donald, 2005, p. 99- 124, ici p. 104.

41 *English Chronicle*, 17-20 juillet 1790.

42 Éric WAUTERS, « La fête de la Fédération dans la presse : réconciliation nationale ou ligne de fracture ? », art. cité.

43 *Edinburgh Evening Courant*, 15 juillet 1790.

44 *Ibid.*

45 Edmund BURKE, *Réflexions sur la révolution de France, suivi d'un choix de textes de Burke sur la Révolution [1790]*, traduit en français par Pierre Andler, Alfred Fierro & Georges Liébert (dir.), Paris, Hachette, 1989, p. 243.

46 *Fête anglo-française, donnée par la Société des amis de la Constitution à Nantes, le 23 août 1790*, Nantes, Imprimerie A.-J. Malassis, 1790 ; Michael L. KENNEDY, *The Jacobin Clubs in the French Revolution : The First Years*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1982, p. 236- 237.

celles-ci déçoivent. La Fédération de 1790 a été si extraordinaire et l'enthousiasme si vif à cette occasion, que le 14 juillet 1791 ne peut que paraître terne par comparaison. Il en est de même l'année suivante⁴⁷. Des détails des cérémonies et des incidents en 1791 et 1792 font dire à la presse que l'harmonie entre le roi et l'Assemblée est rompue et que le roi accomplit son devoir de mauvaise grâce. La presse britannique scrute la place respective du roi et des parlementaires, ainsi que les réactions du public pour en tirer des généralités sur les relations entre les pouvoirs constitutionnels. Les journalistes britanniques croient, ou feignent de croire, que les attitudes et les actions des acteurs des fêtes et du public révèlent l'état d'esprit de la nation tout entière. Par exemple, de nombreux commentateurs, notent que, lors de la fête de la Raison (10 août 1793), une prostituée joua la déesse Raison, tandis que le public était soûl ou payé pour l'occasion⁴⁸. Ces détails, repris à loisir dans la presse et les pamphlets, prennent une valeur symbolique pour caractériser l'état de dégradation morale et d'apathie ou de corruption politique censément atteint sous la férule de Robespierre, selon l'opinion conservatrice britannique.

Mirabeau et Voltaire au Panthéon, ou les Lumières condamnées

Peu de fêtes sortent de cet ordinaire terne. Le néologisme révolutionnaire qu'est la « panthéonisation » suscite la curiosité. Mort le 2 avril 1791, Mirabeau a droit, le premier, aux honneurs de l'église Sainte Geneviève bientôt transformée en Panthéon. Des clubs politiques britanniques, en particulier la *London Revolution Society*, honorent Mirabeau, associant son nom à ceux de Benjamin Franklin, mort le 17 avril 1790, et de Richard Price, décédé le 19 avril 1791. Les trois hommes sont associés dans l'imaginaire comme les représentants des trois grandes nations libres. L'inhumation de Mirabeau dans l'église Sainte-Geneviève, le 4 avril 1791, est, selon Avner Ben-Amos, un rite d'intégration visant à réconcilier divers intérêts ; la cérémonie est d'abord catholique et la symbolique révolutionnaire en est quasiment absente⁴⁹.

L'idée d'un panthéon des grands hommes n'avait rien pour choquer les Britanniques (l'abbaye de Westminster en faisait déjà office) et rien dans le déroulement des funérailles ne pouvait indisposer l'opinion conservatrice : la presse britannique n'y trouva donc pas un grand intérêt. Quelques journaux, cependant, évoquèrent l'événement⁵⁰. Le 14 avril 1791, le *Public Advertiser* décrit le cortège funèbre et souligne la solennité de la pompe funéraire qui confère à la cérémonie « une dignité convenable au chagrin d'un peuple libre après une perte nationale ». L'article retient surtout de Mirabeau sa participation à la révolution et évoque sa réponse au marquis de Dreux-Brézé le 23 juin 1789. Dans le journal anglais, il manque à la citation « la force des baïonnettes » qui la rend si mémorable dans la tradition française : « nous sommes ici rassemblés par la volonté du peuple et nous ne disperserons pas, à moins d'une force armée ne nous y contraigne. »

Le *Times*, journal conservateur, mais indépendant de Pitt, respecté, mais encore dépourvu de l'aura de l'époque victorienne, détestait Mirabeau et s'employait à dénigrer, à demi-mots, cette personnalité dont elle ne devait pas moins reconnaître la grandeur. Le 6 avril, le journal

47 Le 23 juillet 1792, le *Leeds Intelligencer* note que la fête du 14-Juillet fut la même que l'année précédente.

48 Voir par exemple le témoignage rétrospectif de Charlotte Biggs, qui n'a probablement pas assisté à la fête : Charlotte BIGGS, *A Residence in France during the years 1792, 1793, 1794, and 1795*, 3e éd., vol. 2, Londres, 1797, p. 27- 29.

49 Avner BEN-AMOS, *Le vif saisit le mort : funérailles, politique et mémoire en France, 1789-1996*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2013, p. 42- 47.

50 Un seul exemple se trouve dans les bases de données, en dehors de ceux commentés : « M. de Mirabeau », *Hampshire Chronicle*, 18 avril 1791.

annonçait le premier la mort de Mirabeau, présenté comme un homme d'un immense talent et l'un des rares révolutionnaires à être compétent en matière de gouvernement. Mais Mirabeau est aussi le « roi de la *mob* »⁵¹. Le 8 avril le *Times* évoquait « un esprit d'intrigue » gâchant de grands talents. Si le *Times* rendit compte des débats parlementaires français et surtout des décrets, s'il rapporta bruits et rumeurs, il se refusa à couvrir la procession funéraire. Le 9 avril, il fait part à ses lecteurs de la décision de l'Assemblée de rendre des honneurs à la mémoire de Mirabeau. Immédiatement après ce compte rendu, un article spéculait sur le possible empoisonnement de Mirabeau ou sur les conséquences d'une vie de « plaisirs tumultueux ». Deux jours plus tard, le journal publiait de nouveau un procès-verbal de l'Assemblée, en date du 4 avril, décrétant les honneurs funéraires à rendre à Mirabeau à l'église Sainte-Geneviève⁵². Le journal n'évoque pas la cérémonie elle-même ; seule la décision de l'Assemblée importe : elle vaut décision politique et élément de débat autour de la mort et de la réputation de Mirabeau. Le *Chester Chronicle* fait l'éloge de Mirabeau, patriote admirable, mort avec les mots de « liberté » et de « constitution » à la bouche⁵³. Il ne s'intéresse pas plus que le *Times* à la cérémonie, au dispositif institutionnel : seules comptent pour lui « les expressions de chagrin et de deuil » manifestées par la foule au passage du cortège. Le *Chester Chronicle* est sensible aux émotions populaires et relate la tristesse populaire des Français pour mieux défendre la Révolution et ses héros auprès de son lectorat. La panthéonisation, dans le cas de Mirabeau comme dans d'autres, permet ainsi aux organes de presse de porter des jugements politiques et moraux sur les principaux acteurs de la Révolution et sur les représentants des Lumières, et ce afin de juger la Révolution à travers eux. Le contraste entre le *Times* et le *Chester Chronicle* illustre bien la polarisation idéologique croissante entre pro- et contre-révolutionnaires dans les îles britanniques.

La panthéonisation de Voltaire retient davantage l'attention : non pas la cérémonie elle-même, invisible car enfermée dans le Panthéon, mais le long cortège qui défile à travers Paris. Un voyageur écossais, le naturaliste Sir James Hall of Dunglass, assiste à la procession. « Le spectacle était joli », écrit-il dans son journal, mais il s'en lasse et le quitte en cours de route⁵⁴. Certains journaux, tels des *tabloïds* d'aujourd'hui, s'attachent à rapporter des anecdotes. L'*Edinburgh Evening Courant* mentionne la procession et note d'un ton admiratif que des femmes vêtues de blanc réussissent à sauter et à marcher très longtemps dans la boue sans salir leurs bas⁵⁵. Le journal commente donc la proverbiale élégance des Françaises, pour mieux occulter la signification idéologique de l'événement. Le caractère national français n'a pas changé. Si la presse ne s'intéresse pas toujours aux détails du spectacle et jamais à sa symbolique, elle saisit l'occasion pour critiquer Voltaire, comme on pouvait s'y attendre, mais en profite aussi parfois pour diffuser des discours français difficiles à publier dans d'autres circonstances. La panthéonisation représente ainsi une occasion pour quelques journaux d'évoquer Voltaire, ses écrits et ses idées ; la cérémonie s'inscrit dans un débat culturel plus large sur Voltaire et les Lumières, de plus en plus critiquées et rejetées en Angleterre⁵⁶. Elle vient clore un long processus, comprenant la campagne du marquis de Villette en faveur de Voltaire et la translation de ses cendres depuis l'abbaye de Sellières. Si ces événements ne placent pas Voltaire sur le devant de la scène, ils assurent du moins à son nom une présence assez constante pendant plusieurs mois. Le 19 juillet 1791, le *Public Advertiser* publie ainsi une épitaphe à inscrire sur la tombe au Panthéon. Le texte très mordant et méchant – mais

51 « Death of M. de Mirabeau », *Times*, 6 avril 1791.

52 « France », *Times*, 11 avril 1791.

53 *Chester Chronicle*, 15 avril 1791.

54 Diary of Sir James Hall of Dunglass, National Library of Scotland MS 6332, fo.97.

55 *Edinburgh Evening Courant*, 21 juillet 1791.

56 Bernard Nicholas SCHILLING, *Conservative England and the Case against Voltaire*, New York, Columbia University Press, 1950, chap. 12.

moins spirituel que les épitaphes assassines de Voltaire lui-même – attaque l’athéisme et l’immoralité supposée du personnage⁵⁷. Un autre journal annonce l’arrivée des « reliques saintes » à Paris, rapprochant ironiquement la panthéonisation de Voltaire des canonisations catholiques⁵⁸. Le *Gazetteer*, après avoir décrit la procession, conclut : « Tels sont les détails d’une cérémonie à l’intention d’un homme qui s’est efforcé de priver l’humanité des meilleurs liens des principes moraux et était incapable d’en substituer aucun autre. Mais l’Assemblée nationale ne fait pas référence aux écrits de Voltaire et n’a que faire de savoir si la cérémonie lui fait honneur ou non. C’est l’un de ces spectacles par lesquels les députés jugent prudent de divertir leurs nouveaux sujets⁵⁹. » Ces commentaires sont typiques de la posture loyaliste anglaise qui se développe à partir de 1791 et arrive à maturité en 1792 : refus de considérer la dimension idéologique, pédagogique et intégratrice des fêtes et présentation de celles-ci comme des spectacles plaisants ou divertissants servant de dérivatif ou de moyen grossier de manipulation des masses. Si la presse loyaliste – par exemple le *Times*, le *Sun*, le *True Briton* ou l’*Oracle* – perçoit de plus en plus les fêtes comme performatives, elle ne comprend pas leur symbolique et reste prisonnière de la thèse étroite, mais facile à communiquer au lectorat anglais, de la manipulation du peuple par quelques chefs de file criminels.

Si personne ne défend Voltaire, son discours se répand tout de même à l’occasion de son apothéose. Le *Chester Chronicle* oppose un contre-Panthéon anglais au Panthéon français : Voltaire est un infidèle indigne d’être comparé à Newton, Bacon, Clarendon, Boyle et Locke⁶⁰. Le journal, favorable aux réformateurs et critiques de Pitt, publie cependant le credo de Voltaire, profession de foi déiste qui ne peut que choquer dans une Angleterre dont l’Église établie est trinitaire⁶¹. La panthéonisation, malgré le déluge de critiques et de sarcasmes qu’elle occasionne, offre tout de même prétexte à publier des textes, courts certes, défendant les philosophes, par exemple des lettres de Villette⁶².

À l’occasion des différentes panthéonisations, la presse accrédite l’idée que les philosophes sont directement responsables de la Révolution et de ses errements. L’épisode illustre la difficulté de la presse loyaliste qui reproduit des discours et des articles de presse français, mais qu’elle présente comme propagandistes et fallacieux. En juillet 1791, on pouvait encore citer Voltaire. L’année 1792 constitue un tournant marqué par la Proclamation royale contre les écrits séditieux (25 mai), le procès *in absentia* de Thomas Paine et la multiplication d’associations loyalistes qui entreprennent de débusquer et de dénoncer les jacobins⁶³. Il est possible que la majorité de l’opinion publique soit devenue hostile à la Révolution au cours de cette année qui voit se durcir la politique française ; avant même le 10 août et les massacres de Septembre, le loyalisme devient un mouvement populaire fort, en réaction à la propagation des écrits de Paine. La couverture des fêtes révolutionnaires française devient stéréotypée. Il n’est plus question de rapporter les discours ou de décrire les symboles, la critique du jeu des factions et de la manipulation des foules devient dominante. Les loyalistes pensent que la fête révolutionnaire doit refléter l’état moral, politique et économique de la nation, aussi s’attendent-ils à une « anarchie », à une violence généralisée. Ils sont parfois embarrassés, parce que les célébrations révolutionnaires sont calmes et ordonnées, et qu’il n’y a manifestement aucun incident violent à relater. Pour ne donner qu’un exemple, la presse

57 *Public Advertiser*, 19 janvier 1791.

58 *Evening Mail*, 27-29 juillet 1792.

59 *Gazetteer and New Daily Advertiser*, 25 juin 1791.

60 *Chester Chronicle*, 24 juin 1791.

61 *Chester Chronicle*, 5 août 1791.

62 *Chester Chronicle*, 3 juin 1791. Sur Villette et la préparation de la panthéonisation, voir Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead in Revolutionary France: Revolution and Remembrance, 1789-1799*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 108-109.

63 Robert R. DOZIER, *For King, Constitution and Country: the English Loyalists and the French Revolution*, Lexington, KY, University Press of Kentucky, 1983, chap. 2.

britannique note que la fête en l'honneur de Simonneau en juin 1792 a été moins agitée et bruyante que d'autres fêtes : le peuple de Paris est « fatigué de chercher à s'amuser au milieu de la misère ambiante »⁶⁴. Pour la presse, c'est la lassitude, et non l'enthousiasme, qui explique que les fêtes sont calmes et ne provoquent pas d'émeutes.

Les panthéonisations suivantes continuèrent d'intéresser la presse, mais à un moindre degré. Celle de Rousseau, le 11 octobre 1794, occasionna dans l'*Oracle and Public Advertiser* un torrent d'invectives contre-révolutionnaire contre l'homme qui avait abandonné ses enfants et professait des principes antisociaux⁶⁵. Le même journal, pourtant, publia le 10 novembre un compte rendu détaillé de la cérémonie funéraire, reconnaissant la philanthropie de Rousseau et sa popularité en Angleterre, où en effet il avait ses partisans, tel Richard Lovell Edgeworth, qui mettait en pratique *L'Émile* dans sa propre famille⁶⁶.

Les funérailles de Marat furent un grand rituel fondateur d'un « héroïsme populaire » : les femmes y furent « les véritables maîtresses de la cérémonie », qui portent la baignoire et brandissent la chemise dont elles recueillent le sang⁶⁷. La presse londonienne fit ses choux gras de la panthéonisation de Marat, détesté pour ses valeurs démocratiques et sa défense des sans-culottes. Guillaume Mazeau a montré comment la presse française s'est emparée de l'événement, plaçant le poignard de Charlotte Corday au centre des représentations : « le tête-à-tête au-dessus de la baignoire occulte rapidement les dimensions politiques de l'événement »⁶⁸. La presse était fascinée par l'aspect dramatique de sa mort, par Charlotte Corday et peut-être plus encore par les funérailles et le cortège exhibant la baignoire et la chemise sanglante au bout d'une pique⁶⁹. Marat reçut les honneurs du Panthéon le 25 novembre 1793, remplaçant un Mirabeau déclaré coupable de corruption. La cérémonie donna lieu aux tropes loyalistes maintenant bien établis : volatilité de la foule, nature instable et anarchique du jacobinisme français⁷⁰. Ce fut pis le 8 février 1795 lorsque la dépouille de Mirabeau fut retirée du Panthéon. Dès avril 1794, la presse londonienne prédisait la « dépanthéonisation » de Marat, au vu de l'élimination de Danton par Robespierre⁷¹. Aux yeux de la presse anglaise, le panthéon devenait le symbole de la grandiloquence et de l'instabilité anarchique du pouvoir jacobin.

La fête de l'Être suprême

À partir de l'entrée en guerre, en février 1793, la couverture médiatique des fêtes se fait plus rare. Le lectorat réclame des nouvelles sur les stratégies militaires et diplomatiques de la France et les patrons de presse doivent arbitrer entre les nouvelles de la guerre et les débats parlementaires, qui tous deux intéressent le public⁷². Les priorités éditoriales changent donc et les fêtes sont mentionnées seulement lorsqu'elles donnent lieu à des discours sur la stratégie de la France, sur les buts de guerre par exemple sous le Directoire.

64 « The festival to the memory of Simonneau has passed over without any of that clamorous notice, which former fetes on the same description have excited: the people of Paris are mentioned as tired of seeking amusement in the midst of surrounding misery », *Diary or Woodfall's Register*, 12 juin 1792. La fête en hommage à Simonneau a lieu le 3 juin 1792.

65 *Oracle and Public Advertiser*, 8 mai 1794.

66 Edward DUFFY, *Rousseau in England. The Context for Shelley's Critique of the Enlightenment*, Berkeley, CA, University of California Press, 1979.

67 *Ibid.*, p. 141-142.

68 Guillaume MAZEAU, *Le bain de l'histoire : Charlotte Corday et l'attentat contre Marat, 1793-2009*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 129.

69 *Evening Mail*, 24-26 juillet 1793.

70 *London Packet*, 20-23 février 1795 ; *Lloyd's Evening Post*, 25-27 février 1795. Sur la panthéonisation de Marat, voir Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead...*, *op. cit.*, p. 218- 223.

71 *Whitehall Evening Post*, 5-8 avril 1794 ; *General Evening Post*, 8-10 avril 1794.

72 Jeremy BLACK, *The English Press in the Eighteenth Century*, Abingdon; New York, Routledge, 2010, p. 283- 284.

Pour autant, la presse couvre la fête de l'Être suprême en raison de son caractère officiel qui laisse présager l'équivalence métonymique déjà signalée entre la fête et l'état constitutionnel et politique de la France. Des discours de Robespierre et des hymnes sont publiés à cette occasion, rare diffusion de matériaux révolutionnaires français en cette période de guerre. Une revue comme *Walker's Hibernian Magazine* consacre six pages au second des deux discours de Robespierre au peuple, celui qu'il prononce après avoir détruit par le feu la statue de l'athéisme ; elle reproduit aussi des chants⁷³.

La presse britannique tendait à confondre la fête de l'Être suprême avec les fêtes de la Raison et la campagne de déchristianisation de 1793 qu'elle avait pourtant comme objectif de parachever⁷⁴. La fête de l'Être suprême (20 prairial an II/8 juin 1794) visait à contrer l'athéisme d'un Hébert ou d'un Chaumette par la reconnaissance d'un être suprême, d'une divinité qui n'était pas le dieu du christianisme. La presse britannique, pourtant, présentait Robespierre comme le pontife d'un nouveau culte, abondant la légende tenace du « grand prêtre de la Révolution »⁷⁵. Le *Times* trouvait les professions de la foi de la Convention fort contradictoires, et notait que les députés proclamaient l'immortalité de l'âme tout en accueillant en leur sein des athées⁷⁶. Le journal dénonçait une conspiration pour discréditer toute forme de religion : la fête de l'Être suprême servait à apaiser certains remords. Dès la mi-1794, on voyait poindre les prémices des théories de la conspiration développées par l'abbé Barruel en France et par John Robison en Écosse⁷⁷.

Les Britanniques connaissaient à l'avance le plan de la fête et la théorie robespierriste des fêtes, que Robespierre avait développés dans son discours à la Convention le 7 mai. De nombreux journaux et périodiques britanniques ont résumé le discours et publié le décret⁷⁸. La Convention fit publier, et probablement circuler en Grande-Bretagne, une traduction très fidèle du discours de Robespierre⁷⁹. La presse anglaise publia des extraits entrelardés de commentaires venimeux contre le « système » du jacobinisme qui « fait insulte à l'humanité » et vise à la destruction de tout gouvernement : « mais Dieu est vivant et les voit », prévient l'*Oracle*⁸⁰. La presse ne fut guère sensible à la scénographie qui avait fait appel aux meilleurs artistes du temps, David, Chénier et Gossec. « Le tout ressemble à l'affectation puérile d'imiter les festivals de la Grèce ancienne », écrivit le *Scots Magazine*⁸¹. On s'intéressa

73 *Walker's Hibernian Magazine*, juillet 1794, p. 46-51.

74 La déchristianisation provoque des réactions indignées, voir par exemple le récit de la fête de la Raison à Notre-Dame dans *Edinburgh Evening Courant*, 25 novembre 1793.

75 Paul CHOPELIN, « Le mythe du 'grand prêtre' de la Révolution. Robespierre, la religion et l'Être suprême », dans Michel Biard et Philippe Bourdin (dir.), *Robespierre : portraits croisés*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 129- 144.

76 *Times*, 28 juillet 1794. Le 2 août, l'article « French Consistency » dresse une liste des contradictions entre les principes religieux et politiques de Robespierre.

77 Les deux théories sont publiées indépendamment en 1797 par Barruel dans *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* et par Robison dans *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe* ; Michael TAYLOR, « British Conservatism, the Illuminati, and the Conspiracy Theory of the French Revolution, 1797-1802 », *Eighteenth-Century Studies*, 47, 3-2014, p. 293- 312.

78 *World*, 6 juin 1794; *Universal Magazine of Knowledge and Pleasure*, 95 (juillet 1794), p. 47-48; *Critical Review*, 11 (août 1794), p. 567-568.

79 Maximilien ROBESPIERRE, *Report on the connection of moral and religious ideas with republican principles, and on national festivals, made in the name of the Committee of Public Safety, the eighteenth of floreal, the second year of the republic*, Londres, Printed by order of the National Convention, 1794. Le seul exemplaire se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale d'Écosse à Édimbourg (National Library of Scotland, Crawford.FR.1015(12)). L'original français est *Convention nationale. Rapport fait au nom du Comité de Salut public, par Maximilien Robespierre, sur les rapports des idées religieuses & morales avec les principes républicains, & sur les fêtes nationales. Séance du 18 Floréal, l'an second de la République française une & indivisible*, s. l., s. d.

80 *Oracle*, 24 juin 1794.

81 *Scots Magazine*, juillet 1794, p. 438.

surtout à Robespierre et à son statut privilégié : le moment où il marcha devant ses collègues du Comité de Salut public et enflamma avec une torche la statue de l'athéisme représentait pour les journalistes britanniques le signe patent du pouvoir dictatorial et solitaire de Robespierre.

Les récits de la fête étaient au mieux neutres, factuels et souvent réprobateurs⁸². Un seul journal, le *Chester Chronicle*, publia un récit positif de la fête, notant ironiquement que George III était une heureuse exception, un bon roi qui ne méritait pas les critiques faites par Robespierre contre les têtes couronnées⁸³. Un livret traduit du *Moniteur* parut à Londres, donnant, pour deux pences, un récit de la fête et les paroles des chants⁸⁴. Il fallait un courage certain pour publier une telle brochure, bien sûr anonyme et probablement à destination d'un public populaire, à l'heure où les chefs de file de la Société de correspondance de Londres passaient en procès pour leurs opinions jugées par trop jacobines.

Presque toutes les sources britanniques représentent la fête de l'Être suprême de façon négative. Cet événement est à bien des égards un envers de la Fédération. Helen Maria Williams présente la fête robespierriste comme l'antithèse de la Fédération qu'elle avait vécue si passionnément⁸⁵. Elle n'assista pas à la fête, car elle avait jugé prudent de quitter Paris et était alors en route pour la Suisse, mais elle en livra un bref récit qui en fait l'antithèse de la Fédération⁸⁶. C'est « le festival pollué institué par un tyran »⁸⁷. Le spectacle de David est une triste chorégraphie ; parents et enfants s'embrassent au signal donné, les émotions les plus naturelles sont mimées, les mouvements sont mécaniques, alors que les effusions étaient spontanées et sincères à la Fédération. La critique de Williams rappelle celle des Girondins, qu'elle accueillait dans son salon rue Helvétius et dont elle partageait les principes. Elle présente Robespierre comme grand-prêtre de Moloch officiant à côté de l'emplacement de la guillotine⁸⁸. La fête de l'Être suprême représente ainsi, dès 1794, un creuset où s'élabore en Angleterre la légende noire de Robespierre. La critique de Williams est d'autant plus virulente qu'elle s'enflamma pour la Révolution et crut, en dépit des massacres de Septembre et de nombreux épisodes tragiques qu'elle relata, en la capacité de la Révolution à se purger de la violence pour adopter une voie constitutionnelle pacifique. Son récit de la fête de l'Être suprême est marqué par ses sympathies envers la Gironde et ne se distingue guère des dénonciations loyalistes de la presse londonienne. Pourtant, Williams incarnait alors une position politique très marginale en Angleterre, car elle soutenait encore les principes de 1789 et voyait en Robespierre l'usurpateur d'un processus révolutionnaire bénéfique à l'origine. Le loyalisme quasi hégémonique qui s'exprime en même temps dans la presse est plus influent et

82 *Times*, 20 juin 1794; *Lloyd's Evening Post*, 20-23 juin 1794; *Morning Chronicle*, 21 juin 1794; *Oracle*, 21 juin 1794; *London Packet, or New Lloyd's Evening Post*, 18-20 juin 1794; *Whitehall Evening Post*, 19-21 juin 1794.

83 *Chester Chronicle*, 4 juin 1794. Le 18 juillet, le journal publia aussi une traduction libre de l'hymne à l'Être suprême chanté lors de la fête.

84 *The Festival of the Supreme Being, Celebrated at Paris, June 8, 1794. Being a Literal Translation, from the Moniteur [sic], of the Detail Drawn Up by the Celebrated Painter and Representative, David. With the Hymn to the Supreme Being, by Marie Joseph-Chenier, Deputy to the National Convention. Set by Music by Cossec [sic]. Likewise, the Speech of Robespierre, President of the National Convention, to the People Assembled to Celebrate the Festival of the Supreme Being; and a Free Translation of the Hymn Addressed to the Great Eternal, on the Solemnization of the Grand Fete at Paris*, Londres, Printed for the Booksellers, 1794. Edinburgh University Library, Special Collections D.S.h.9.24/8.

85 Ian HAYWOOD, *Bloody Romanticism: Spectacular Violence and the Politics of Representation, 1776-1832*, Basingstoke; New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 83.

86 *Ibid.*

87 Helen Maria WILLIAMS, *Letters Containing a Sketch of the Politics of France : from the Thirty-First of May 1793, till the Twenty-Eighth of July 1794: and of the Scenes Which Have Passed in the Prisons of Paris*, vol. 2, Londres, 1795, p. 86.

88 Helen Maria WILLIAMS, *An Eye-Witness Account of the French Revolution by Helen Maria Williams: Letters Containing a Sketch of the Politics of France*, New York, Peter Lang, 1997, p. 168-169.

tend à présenter Robespierre et son exercice du pouvoir non comme une déviation, mais comme une monstruosité inhérente au « jacobinisme » fait de révolte et d'athéisme ; en ce sens, la fête robespierriste est une métonymie de ce pouvoir effrayant.

Conclusion

Qu'ont retenu les Britanniques des fêtes révolutionnaires ? Emma Macleod a écrit que la plupart d'entre eux voyaient dans la Révolution ce qu'ils voulaient voir et qu'ils la percevaient avant tout au prisme de la politique britannique⁸⁹. Je souscris à cette dernière assertion : les Britanniques s'intéressaient moins aux conflits partisans en France qu'ils ne s'inquiétaient des conséquences possibles des principes français ou des conséquences concrètes de la guerre dans leur pays. S'il est excessif d'affirmer que tous les Britanniques ne voyaient jamais que ce qu'ils voulaient voir dans la Révolution, l'étude de la couverture des fêtes révolutionnaires dans la presse tend néanmoins à confirmer ce constat. La presse loyaliste caractérise la Convention comme un régime d'anarchie, aussi faut-il que les célébrations révolutionnaires reflètent cette anarchie. Les fêtes se réduisent alors à des spectacles montés par le pouvoir central, ou plutôt par la faction se trouvant au pouvoir, pour manipuler et endoctriner la foule. La description des fêtes reflète une conception de la révolution comme domination anarchique et précaire par des groupuscules radicaux. Elle est plus révélatrice des journalistes britanniques et de leurs présupposés que de la réalité des fêtes elles-mêmes.

La presse prend une distance de plus en plus marquée vis-à-vis des fêtes, reflétant l'attitude de plus en plus hostile du lectorat et du gouvernement (pour la presse stipendiée), mais aussi la difficulté d'accéder aux informations en temps de guerre. Il y a un contraste assez marqué entre les compte rendus souvent stéréotypés et répétitifs publiés dans la presse et les récits plus vivants et plus nuancés écrits par les voyageurs, qui mériteraient de plus amples développements. On peut analyser la réception britannique des fêtes françaises à partir d'une dialectique de la proximité et de la distance. Helen Maria Williams, proche des spectateurs de la Fédération, jusqu'à l'identification émotionnelle, se trouve au pôle opposé des journalistes loyalistes qui rejettent toute empathie et se refusent même à comprendre. Entre les deux, Wordsworth, Sir James Hall et quelques autres expriment l'étonnement, l'enthousiasme ou restent sur leur réserve, observant un peuple énigmatique en ébullition.

⁸⁹ Emma MACLEOD, « British Spectators of the French Revolution: the View from across the Channel », *Groniek*, 197, 2013, p. 379- 380.